

LA NUIT COMMENCERA



THIERRY ILLOUZ



LA NUIT  
COMMENCERA

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02801-8

*Clos ton œil physique afin de voir d'abord  
avec l'œil de l'esprit.  
Ensuite fais monter au jour ce que tu as vu  
dans ta nuit.*

Caspar David Friedrich



Et puis la porte cède finalement, sans doute parce que cette fois la main aura trouvé le bon angle, par hasard. Elle ne pense pas. L'appartement est tel qu'il était ce matin au moment de le quitter, silencieux, rangé, pauvre. Elle enlève son imperméable gris, elle le pose, chaque geste est plombé. C'est un jour lourd, un jour accablé, définitivement. Les images de l'audience la submergent. Un échec, un échec en tout, une désolation, il n'y a aucune solution à cela, tout est fermé, la réalité clôt les choses. Elle s'assoit, il faudrait pleurer, il faudrait trouver comment libérer des larmes mais rien ne vient, tout est paralysé.

Il y a des moments sans soulagement possible, sans consolation, il y a des heures de malheur dans la vie des gens, et rien n'y fait. Des heures de dévastation.

Elle ressasse, elle reprend le fil de la journée, cela revient, un ressac, les paroles de l'audience, les mots, les visages, l'attente. Pendant tout ce temps, la maison se taisait, la maison demeurait, les maisons sont tranquilles. Elle a toujours dit « la maison » pour parler de cet appartement au treizième étage d'une tour malheureuse au milieu du quartier Saint-Pierre. « C'est une façon de parler », elle ajoute parfois ce pan de phrase quand elle sent un regard curieux après ces mots de « maison », *une façon de parler*, ça coupe court.

Le quartier Saint-Pierre, c'est une ironie, un nom de saint pour un quartier pareil, une cité en périphérie du centre-ville, une cité HLM sans grâce aucune, un alignement de bâtiments ocre jaune et une tour de la même couleur plantée là, comme un phare inutile et aveugle.



Elle est de retour, et c'est un manège en elle, un mouvement d'images sans arrêt.

Le téléphone n'a pas sonné, pas une seule fois, qui oserait appeler maintenant, qui se risquerait à parler de tout cela dès maintenant, lui parler à elle, alors qu'il le faudrait, que cela la calmerait, peut-être, de dire les choses et même d'entendre quelqu'un d'autre en parler, pour savoir ce que c'est exactement de l'extérieur, savoir à quoi ressemble ce malheur-là, comment il se présente, quelle forme il a.

Le visage de son fils bien sûr, son visage d'abord. Il a eu vingt-trois ans il y a trois jours exactement, vingt-trois ans. Elle compte, après ce qui vient de se produire, elle compte et recompte les années, elle additionne.

Ce n'est pas une mort, comment aborder cela, ce n'est pas exactement une mort mais une tragédie quand même, dont on ne peut pas sortir. À l'instant où cette pensée la traverse, elle ne peut s'empêcher

d'entendre l'écho de ce que ces mots disent :  
une chose dont on ne sort pas.

Un travail de l'esprit : trouver des formules qui sachent traduire, comprendre, mais aussi des évidences qui sauveraient d'une manière ou d'une autre du désespoir définitif.

« Ce n'est pas une mort. » Elle a beau chercher, c'est bien la seule formule qui réponde à l'effroi de ce moment. « Ce n'est pas une mort », elle oppose à présent, comme dans une partie de cartes terrible, cette phrase à l'autre pensée qui la persécute déjà, « quelque chose dont on ne sort pas ».

La mort seule. Seule la mort est une chose dont on ne sort pas.

C'est à cet instant improbable que c'est advenu, alors qu'elle avait cherché une solution à ce dont on ne sort pas, alors qu'elle retournait l'idée comme une pelote et qu'elle espérait de cet effort une sorte de

rémission. À cet instant donc, les larmes l'ont prise, à cet instant désespéré, elles sont enfin arrivées.

Elle est désormais habitée par les heures qui viennent de s'écouler, elle les portera toujours, ces heures, à chaque moment de sa vie ce procès restera présent en elle, deviendra une part d'elle, ce procès, ces paroles, ces visions.

La présidente de la cour d'assises, elle la reverra toujours, elle entendra toujours la sentence, elle revivra sans cesse ce poignard en elle. Un jour de sa vie, elle a entendu une condamnation prononcée contre son enfant, une condamnation lourde, grave, contre celui qu'elle a le plus aimé, choyé, protégé, contre celui pour lequel elle a vécu, pour lequel elle a travaillé des années. Elle ne croit pas les sentences injustes, elle ne croit pas le châtiment injuste. Cela n'entre pas dans son vocabulaire, dans son esprit. Mais il y a ce poids, cette souffrance qui avale l'espace autour d'elle.

Elle a pris sa journée. Demain elle devra retourner à la boutique. Il le faudra. Demain est un autre jour, entend-elle au fond de son crâne, elle cherche toujours des formules en elle, elle fouille pour trouver des formules qui l'aideraient à affronter cet événement, les formules servent à cela, elles ont été faites pour des moments pareils, pour y répondre. Et celle-ci parmi d'autres porte un soulagement possible. Demain est un autre jour. Mais très vite une contrariété vient barrer le soulagement, demain, rien n'aura changé, au contraire, demain son fils sera au début de la peine, assis dans sa prison, dans la crasse des murs d'une prison, dans la haine, dans le bruit qu'elle imagine et qu'elle connaît pour l'avoir fréquenté déjà depuis plusieurs mois, ces parloirs, cette odeur, les parloirs, elle les connaît, mais les cellules, elle ne les connaît pas. Personne ne connaît les cellules sinon les prisonniers, cela, elle l'imagine, elle l'invente, et c'est peut-être pire d'inventer.

Il sera assis dans sa prison, il entendra comme elle les voix de la cour d'assises au

moment du verdict, il n'a que vingt-trois ans, et il doit encore entendre cette condamnation, tout doit se bousculer en lui.

Il n'a pas bronché quand la présidente a annoncé le nombre des années d'emprisonnement, il n'a rien dit, il a baissé les yeux. Elle voit ce moment où il a baissé les yeux. Treize ans. Presque la moitié de son âge, treize ans de réclusion criminelle. Tout est calme ici, on n'entend même pas les bruits de l'immeuble, c'est le début du jour. Pourquoi rendent-ils leurs verdicts la nuit ?

Elle voudrait dormir mais le sommeil ne viendra pas ; elle sent cette agitation qui empêche le sommeil, cette tension en elle qui refuse le sommeil, une veille, un interrupteur inaccessible, une électricité. Mais il faudrait dormir, trouver un moyen. Elle se lève, chaque mouvement coûte, elle est debout dans la maison, elle pense qu'elle pourrait sortir, elle pense qu'elle est libre de sortir. Il n'y a rien à faire contre ces pensées évidentes de la liberté et de la prison,

elles sont logiques, elles arrivent quand tout les appelle, elles répondent au moment.

Elle cherche dans un tiroir, avance la main, sent le petit tube vert, le sort, l'ouvre, elle prélève un comprimé en forme de languette sectionnable, elle ne sectionne pas, elle le dépose sur la table. C'est un petit trait blanc, comme une craie minuscule, qui reste là alors qu'elle emplit un verre d'eau, que cette opération semble l'apaiser, le geste le plus simple qui soit, emplit un verre d'eau. Elle cherche à se glisser dans le geste, à s'absorber dans ce mouvement, à y mettre sa vie et son esprit. Elle revient à la table avec son verre et son comprimé. Pendant toute cette séquence, elle n'a pensé à rien d'autre qu'au verre, à l'eau, et au comprimé. Réduire, c'est peut-être la solution, réduire le monde, et la douleur peut-être sera tenue à distance, dans cette diminution de l'espace de la pensée. La pensée, la tuer. Mais le verre d'eau, lui, dans sa pauvreté matérielle, dans la limite de son contour, peut la sauver. Et la languette de craie blanche. Elle va attendre

que la chimie fasse son effet, elle va attendre une heure peut-être en se concentrant sur l'arrivée du soulagement, sur cette sensation qu'elle connaît, qui semble décoller l'angoisse, la rendre d'abord inoffensive, et enfin la dissoudre.

Les meubles sont usés, laids, ils sont comme la marque de sacrifices devenus vains.

Sur la chaise elle a déposé son manteau, d'ordinaire elle prend le temps de le pendre sur un cintre et de le ranger dans le placard de l'entrée, mais là, non, et de le voir cette fois sur la chaise, elle seule peut comprendre que c'est une défaite. Que pouvait-elle attendre de cette journée, de ce procès? Depuis le début, il n'y avait pas d'espoir. Elle est dans la certitude mécanique des malheurs et des jugements. Elle ne conteste rien, lui non plus n'a pas contesté, il ne s'agit pas de contester mais de regretter, d'effacer, de chercher une porte qui ouvre sur une place où rien ne s'est produit, où ce qui est arrivé n'est jamais arrivé, de revenir

à l'instant d'avant les actes, cet instant encore tranquille, sans conséquence, cette zone du temps hors de portée où son fils n'est pas un criminel.

\*

C'est une salle écrasante, lourde, une salle qui pèse sur le regard, qui l'envahit et le domine. Au mur pendent des tapisseries modernes au goût douteux, qui ressemblent à des champs vus d'en haut. Elle ne les voit pas, elle ne voit rien. Elle est aveugle à tout ce qui est hors de son histoire. Mais les murs sont là, les tapisseries sont là, il existe, ce décor, ce décor dérisoire, cet arrangement de l'espace autour du procès, ces menuiseries absurdes, et puis cette rangée qui juge, une robe rouge, deux robes noires et des jurés comme ahuris de se trouver là, eux aussi jetés dans ce décor de théâtre, à devoir jouer un rôle qu'ils ne connaissent pas, auprès d'acteurs confirmés, expérimentés, roués. Personne ne sait vraiment ce qui l'attend, personne ne sait à quoi ressemble cette agitation, comment tout



commence, se déroule et finit. Il faut vivre le moment, c'est une glu, il faut y être, s'y débattre, s'y enliser, il n'y a pas moyen de hâter les événements, le rituel doit s'accomplir, se jouer jusqu'au bout. Elle voudrait que tout soit déjà terminé, ne pas être assise sur ce bois dur et verni, ne pas sentir la honte sur ses épaules et l'inquiétude de le voir arriver encadré par des policiers. Mais c'est un devoir de mère, il y a en elle des mots de ce genre-là, « un devoir de mère », elle s'est construite sur des expressions pareilles qu'elle ne renie jamais, au contraire. Elle est assise à l'intérieur de ces mots, c'est son véritable décor, ces mots. Elle ne pensait pas qu'ils la conduiraient dans ces lieux, que ces mots la tireraient par les cheveux jusque dans l'enceinte d'un tribunal, elle ne l'aurait jamais cru et puis c'est arrivé. Que peut-on faire contre ce qui arrive ?

La salle est pleine, elle ne comprend pas pourquoi la salle est pleine de gens qui ne sont pas concernés, qui n'ont rien à voir avec ce qui est arrivé. Quelque chose est

arrivé, oui, quelque chose de grave, très grave, elle n'est pas du genre à négliger le sens des actes, ce qui est arrivé est atroce. Elle ne veut plus penser à cet instant où c'est arrivé, où on lui a appris que c'était arrivé, où la vie a changé, où tout s'est défait. Elle lutte contre le regret, à chaque seconde, le regret la guette, le regret d'un geste qui n'est pas le sien, mais il faut cesser de s'agiter, il faut s'abandonner à la réalité.

Au premier rang il y a la famille de la victime. Elle se sent étrangement proche d'eux, qui doivent la voir comme une ennemie, qui doivent la maudire si la malédiction peut ajouter un poids quelconque à ce malheur.

\*

D'habitude elle allume la radio posée sur la table grise de la cuisine, mais cette fois elle redoute ce qui pourrait en sortir, elle la considère de loin comme si elle pouvait, même éteinte, en entendre le flot, les nouvelles dans lesquelles, elle le sait, le nom de

son fils, son nom, serait prononcé, serait exposé, ce genre d'histoire appartient au monde, appartient aux nouvelles, elle le comprend, elle a si souvent elle-même écouté le récit d'affaires criminelles, de procès, elle s'est si souvent assise devant la radio, à se laisser prendre par l'histoire des gens, la cruauté des gens, la haine des gens. D'habitude elle remue la tête, elle pense à ce simple mouvement de remuer la tête, cette façon de désapprouver, de manifester, juste remuer la tête, seule dans sa cuisine, elle se demande si ce mouvement reviendra à présent qu'elle est elle-même dans le bruit de la radio, elle se demande si elle aura le cœur à désapprouver la folie des gens, si elle en aura même le droit, elle se demande si tout n'a pas changé en elle et autour d'elle. Elle sent très fort cette modification qui gagne sa vie. Tout voir autrement. Les coups produisent souvent ces effets, les coups reçus déforment l'intérieur, déforment la perception. Si on parle du procès à la radio, elle ne veut rien en savoir pour aujourd'hui, il sera bien temps de savoir si on en a parlé, comment on en

a parlé, ces choses lui parviendront inévitablement.

La boutique est la caisse de résonance idéale, on ne l'épargnera pas, le bruit arrivera, les commentaires, elle les entendra, ceux qui la ménageront et ceux qui ne la ménageront pas, ceux qui voudront être délicats et qui parfois lui feront plus de mal encore que les autres, par l'insistance qu'ils mettront à contourner la nouvelle, à l'éviter, à tenter de ne pas croiser son regard.

Elle devrait ressentir une grande souffrance en pensant à tout cela, elle devrait ressentir ce poids sur la poitrine, ce vertige, cette gêne dans la respiration qu'elle connaît si bien depuis des mois maintenant, mais rien, on croirait que la douleur a été débranchée comme une vulgaire prise électrique, qu'on l'a débranchée du socle de son corps. Elle peut chercher à faire passer sous son regard des images du procès, tout en en pesant bien la gravité, elle ne parvient plus à retrouver l'écœurement qu'elle ressentait quelques heures

auparavant. La chimie de la languette de craie est une magie, un baume, elle est la seule consolation possible, la consolation artificielle d'une main secrète, d'un ciseau incompréhensible qui sépare les causes et les effets, qui sépare le malheur et le chagrin, la violence et le prix qu'elle coûte.

Petit à petit le sommeil s'impose, l'envie du sommeil, l'appartement s'éloigne, se dissout. Elle s'allonge, une morte, c'est l'idée qui dans la confusion de son esprit s'installe, elle se voit comme une morte, elle voit son corps sans grâce posé sur le lit et c'est un poids sans avenir. Mais il n'y a plus dans la chimie des sensations de place pour le combat, pour la rage contre ce qui est, il n'y a qu'un silence devenu confortable. La tranquillité commence à faire son effet, il faudrait vivre désormais dans ce seul confort possible, dans cet aveuglement de l'esprit et des sens pour tenir, il faudrait vivre dans cet artifice où le monde se gondole, mollit, où l'angoisse ne trouve plus de crochet où se pendre, malgré la volonté même, malgré la vérité, malgré tout ce que

devrait imposer l'instant. Céder à cette facilité, s'appuyer sur l'étouffement chimique, voir toute crainte fondre. Bientôt, elle le sait, la douleur sera devenue inapte, les images seront tenues à distance, bientôt le sommeil et le repos viendront dans cet appartement qu'elle ne parvient pourtant plus à supporter, où tout a échoué, où tout espoir s'est définitivement rompu.

\*

Ce n'est qu'une formule. Une phrase que l'on connaît, que l'on a déjà entendue. Cela ressemble en fait à une réplique de film, une annonce de cirque qui n'a pas vraiment à voir avec la réalité, un arrangement de mots. Mais ce qui se produit ici, c'est le renversement du monde, le réel qui vient cogner sur le visage. Elle les entend, ces mots de cinéma, elle les entend au milieu de sa vie, au plus proche d'elle, et il lui faut accomplir un effort terrible pour accepter le souvenir de cette formule : « Faites entrer l'accusé. » La présidente a prononcé la phrase avec une facilité étonnante, au cinéma,

ce n'est jamais dit de cette manière, on insiste sur chaque syllabe, on alourdit les mots, on leur donne une sorte d'écho, mais là, ce sont des mots réels qui s'adressent à l'escorte policière, qui demandent simplement que l'on fasse entrer quelqu'un, quelqu'un que l'on accuse. Et cette façon si simple de prononcer les mots est incroyablement plus violente, plus cruelle, parce que tout cela dit des choses réelles, des choses en place dans la vraie vie, dans les bruits de la vraie vie, qui ne sont pas de carton, qui sont de métal. Et il entre à ce moment où l'on demande de faire entrer l'accusé, on le fait entrer, entre deux policiers, les menottes aux poignets. Son fils. Des menottes aux poignets. Cette image est impossible, cette image est impensable, cette image vient pourtant heurter ses yeux, s'y enfoncer comme un clou, cette image scandaleuse s'impose pourtant.

Il a sa chemise à carreaux bleue, il a le même visage, les mêmes mains, les mêmes oreilles, il est le même, mais ses yeux, eux, non, ses yeux ne sont pas les mêmes. Elle

cherche à les voir, elle cherche à saisir le regard qui se dérobe, qui fuit. Il doit bien la voir, assise là, il doit bien savoir qu'elle est là, elle espérait un geste, un sourire pour lui répondre, pour pouvoir l'assurer de son soutien, de sa présence à ses côtés, pour le caresser de loin, mais il n'y consent pas, il se détourne, il refuse. Elle travaille, son esprit travaille, cherche à comprendre, à protéger malgré tout, elle doit sans cesse protéger, chercher à protéger, il faut qu'elle s'y applique malgré tout, contre tout, il faut qu'elle s'entête, que toute sa vie soit tendue dans ce souci-là de protéger, de veiller, et plus ce devoir sera difficile, plus ce devoir sera contredit, plus il lui faudra le faire, insister, le tenir, y tenir. Il ne sait pas comment se montrer, on le voit bien qu'il ne sait pas, elle a déjà peur que ses maladresses ne lui nuisent, qu'on les prenne pour de la nonchalance, elle voit bien qu'il n'y a pas de nonchalance dans cette façon, elle voit au contraire qu'il n'y a que de la souffrance, que de la peur, que de la honte. De la honte aussi dans le refus de la regarder, de l'affronter. Mais que doivent



penser les juges et les jurés, comment voient-ils ce garçon qui leur est étranger, comment le voient-ils, eux qui ne le connaissent pas, qui ne l'ont jamais vu. C'est ainsi, il faut que ce soient des inconnus qui jugent, c'est normal, il ne faut pas qu'intervienne dans le jugement ce qu'elle ressent à l'instant, ce qui la submerge, sinon le procès n'aurait pas lieu, elle pense cela, elle se convainc de cela, il ne faut surtout pas que vienne s'introduire dans le moment du jugement ce qui la dévore, ce qui la brûle à cette minute, de le voir menotté, sinon le procès n'aurait pas lieu. Elle le comprend, elle s'en doute bien, mais comment peuvent-ils le juger s'ils ne le voient pas?

\*

Dans la nuit, le comprimé a cessé de faire effet, dans la nuit, elle s'est réveillée effrayée, creusée. La nuit, tout est plus fort, tout s'alourdit, les inquiétudes de la nuit sont sans secours, sans apaisement possible. Cela fait des mois que la nuit est

douloureuse, depuis l'arrestation de son fils et, jusqu'à ce jour du procès, les nuits ont toujours été difficiles, tourmentées par des images de la prison, de la scène, ce qu'elle appelle la scène, ce moment qui a pris la vie dans son orbe, qui a déchiqueté la vie comme un enfant le ferait d'un papier, d'un simple papier, émietté chaque seconde. Ils avaient une vie, une vraie vie, avec des ombres bien sûr, mais avec des grandes clairières de soleil, de grandes étendues vertes et tranquilles. Elle travaillait à la boutique. Sébastien, puisqu'il faut le nommer, puisqu'il a un prénom, son enfant, Sébastien donc suivait son apprentissage. On a mis une vitre à présent entre eux et cette vie-là, elle la voit encore au travers de ce carreau, elle la voit encore se dérouler, cette vie, c'est intouchable, c'est inaccessible. Elle pense que le passé des gens est inaccessible à tous mais qu'il y a pour chacun des sortes de rails qui font passer des jours anciens aux jours nouveaux, à moins que ne se produise un accident comparable à ce qui leur arrive en ce moment, que les rails ne soient soudain

cisaillés et que toute communication devienne illusoire. Elle voudrait secouer la nuit, saisir l'instant et le tendre comme on le ferait d'un drap, imprimer un mouvement sec qui le débarrasserait de toutes les mauvaises poussières déposées par la scène, par le jugement, par les regards, par la peine. Ce geste des femmes, de sa mère, de sa grand-mère, tendre la nappe, l'épousseter, la lisser de la main, elle voudrait pouvoir ce geste, elle en est incapable aujourd'hui. Elle n'a plus de forces, même pour les choses les plus banales. La maison même semble opposer un refus. Une hostilité a gagné les lieux, les objets. Sur la chaise, elle a déposé son sac à main au retour de l'audience. Elle le considère à présent, il est désormais devenu un objet étrange, ce petit sac de cuir noir verni, qui porte en lui une envie d'élégance, de coquetterie, il semble à présent déplacé dans sa vie, il semble arrogant, obscène, elle ne veut plus le voir, elle va chercher dans l'armoire un vieux sac terne qu'elle ne s'était pas résignée à jeter et qui fera l'affaire, elle le regarde, il n'a plus aucune tenue, il porte des traces d'usure, par

endroits le cuir est craquelé, mais il peut encore tenir. Elle se met à vider le contenu du sac noir objet par objet, son portefeuille, ses papiers, ses petits mouchoirs. Puis elle referme définitivement l'armoire sur le sac noir abandonné.

Cette opération la calme un peu. Elle aurait du mal à dire pourquoi exactement, mais cet échange remet les choses en place, elle ne peut plus sortir avec à son bras cet accessoire presque luxueux. Ce n'est pas de la honte, si elle devait chercher le mot elle ne parlerait pas de honte, elle parlerait de tristesse, presque de deuil, un sentiment qui emporterait tout le matériel, qui s'étendrait jusqu'aux objets, une tristesse jusqu'aux objets. Elle s'est préparée péniblement, chaque geste lui a coûté, elle va sortir, il faut sortir. Le travail, la boutique. Il faut traverser les quelques rues du centre-ville, descendre l'avenue Gambetta, prendre la rue des Écoles, jusqu'à l'angle de la rue Verdoux. Jamais elle ne pense au parcours, d'habitude. Mais là, elle visualise, elle dessine l'itinéraire, elle se prépare, comme on

se prépare à un voyage, à faire un trajet qu'elle suit depuis des années pourtant, un trajet qu'elle ne voit plus, qui n'existait plus, elle doit trouver la force. Est-ce toujours ainsi, est-ce toujours ainsi pour les parents, pour la famille, elle se demande, elle ne peut empêcher le vertige des pensées, elle ne peut arrêter ces voix en elle, elle ne peut pas lutter contre ces questions. Il faut travailler au plus vite, il faut replonger dans la vie, une des voix en elle, la plus sensée sans doute, lui souffle cette pensée, travailler au plus vite pour effacer la tourmente, la calmer au moins. Elle a déjà saisi son sac usé au fond duquel elle a déposé les clefs de l'appartement, elle a enfilé son imperméable gris, elle ne se regardera pas au miroir, elle sortira simplement, rapidement, elle sortira de chez elle, elle sera déjà dehors, elle sera déjà au pied de son immeuble, elle avancera sans regarder, sans tourner la tête, elle descendra vers le centre-ville, elle marchera. Il y a du vent, le vent est un secours, il faut lui résister, il faut le prendre en compte, il faut veiller à ce qu'il ne déséquilibre pas, ne décoiffe pas, c'est une paix de

résister à une chose aussi naturelle, aussi concrète, que le vent, elle se dit qu'elle aimerait encore mieux la pluie, la tempête, devoir lutter contre ces adversités naturelles et communes, le vent fera l'affaire. C'est une chance inattendue aujourd'hui. Elle passe, elle avance, la rue est indifférente, elle ne croise aucun regard, elle ne reconnaît personne, elle baisse les yeux, le vent la soutient, la justifie dans tous ses gestes d'évitement, dans toute cette dérobade, elle passe la main devant ses yeux, comme pour discipliner une mèche qu'elle n'a pas. Le chemin n'est plus si long jusqu'à la boutique, encore une rue, personne qu'elle n'ait identifié, elle avance, elle voit déjà la vitrine, malgré ses craintes, ce lieu familier lui semble rassurant, elle voudrait se convaincre de cela, que les lieux familiers protègent, que le travail protège. Elle voudrait une certitude. C'est son espoir, une certitude, sinon le monde tremble, sinon le monde s'effondre. La porte s'ouvre, et le petit signal sonore qui l'accompagne se fait entendre, celui qui prévient de l'entrée des clients, ce petit signal qui ne la distingue

pas des clients, qui la traite à égalité, qui l'annonce. Madame Renée, sa patronne, est arrivée. Elle se lève, il y a sur son visage une sorte de tension ou de gêne. C'est sans surprise, c'est une évidence, cette gêne. Elle lui sourit maladroitement.

– Bonjour Lucienne.

– Bonjour Madame Renée.

Tout a changé. On dirait qu'il s'est passé quelque chose avec les mots. C'est ce qu'elle se dit quand Madame Renée se met à lui parler. C'est une dame de province, Madame Renée, une élégance un peu appuyée, un peu désuète, une coiffure trop apprêtée, elle porte une robe noire soignée, elle, elle ne sait même plus quelle robe elle porte. Il faut que ce moment soit passé, ce moment-là d'après la nouvelle, d'après la rumeur qui circule dans la ville. C'est l'injustice de ces lieux sans ignorance, de ces villes étouffées par ce qui circule, ce qui se dit, par le regard, par les journaux locaux, par le nom des gens. Dans ces villes, le nom des gens est détenu, le nom des gens appartient aux autres, le nom et l'histoire. On connaît tout ce qui vous arrive, ce que

vous vivez, avec qui vous le vivez, la couleur de votre manteau. Oui, c'est exactement cela, on ne pourrait pas dire mieux, ce sont des villes où l'on connaît la couleur de votre manteau. Elle se répète intérieurement ce qu'elle a ruminé depuis des heures : qu'elle a déjà dépassé le moment du drame, le moment où le scandale a éclaté, où l'affaire s'est étalée à longueur de journaux, aujourd'hui, ce n'est que le jugement qui circule dans la ville, ce n'est que le verdict, le reste est passé. Madame Renée s'approche d'elle, il y a de la gentillesse dans son attitude, une sorte de gentillesse en tout cas, une gentillesse maladroite, un peu surjouée, mais une bienveillance, une affection, elle chuchote alors qu'il n'y a personne dans la boutique.

– Comment ça va Lucienne? Ce n'est pas trop dur? Treize ans, c'est beaucoup, je trouve.

– Oui, c'est beaucoup.

Elle ne peut que répéter, comme hébétée, glacée, elle remercie, elle cherche où se mettre, elle cherche ses gestes, ses propres gestes,



ceux qu'elle répète depuis des années, elle les cherche comme si elle les avait égarés, oubliés, elle veut les retrouver, cette façon de ranger son manteau dans le placard de l'arrière-boutique, cette façon de tenir les cintres, de passer en revue les rayons.

Madame Renée s'est déjà éloignée, on n'en parlera plus, il n'y a eu que cette phrase : « Treize ans, c'est beaucoup. » C'est tout, et c'est bien comme cela. Oui, c'est beaucoup. Au début de l'histoire, elle avait redouté qu'on veuille se débarrasser d'elle, qu'on trouve un motif pour la licencier, pour ne pas attirer sur la boutique de curiosité malsaine, de mauvaise réputation. Elle pense que Madame Renée aurait bien aimé la voir disparaître quand tout cela est arrivé, elle l'a senti à mille détails, mille inflexions de voix, mille petits mots, on aurait aimé la voir se dissoudre, partir, une démission aurait été bienvenue. Surtout quand des journalistes s'étaient mis en tête de la photographier dans la boutique, mais elle avait besoin de reprendre le travail, de

ne pas démissionner, de continuer à vivre, à gagner sa vie et à sortir de chez elle.

Aujourd'hui tout revient, cette sensation d'être de nouveau au cœur de l'attention suspecte de la ville, et des pensées troubles de Madame Renée.

\*

On l'a interrogé, il était pâle, il paraît que tous les accusés sont pâles, à moins que ce ne soit qu'une histoire de journaux de dire que les accusés sont pâles, mais lui, c'était vrai, il n'y avait aucune couleur sur ses joues, aucune couleur dans ses yeux, elle le voyait bien. Parfois ses mains s'agitaient, il cherchait un secours dans cette agitation des mains, il cherchait des mots qui ici lui manquaient, debout face à la salle, il cherchait une façon de se tenir, de se comporter. Il ne sait pas comment se tient quelqu'un qui a tué, il ne sait pas comment il faut répondre à la présidente pour tenter d'arracher un peu d'indulgence, un peu de regard. Il raconte cet échange avec la victime,

l'autre s'appelle désormais la victime, c'est son nom, il raconte leurs démêlés, cette altercation absurde qui a tout déclenché, les mots, les insultes, il reprend la scène de la dispute, il essaie de raconter mais parfois il se perd, il ne sait plus exactement les choses, le souvenir semble se dérober, il raconte le moment de la dispute où l'autre l'a provoqué, le premier temps de cette tragédie, avant qu'il ne revienne plus tard et armé au domicile de la victime. Toute la raison du crime, si les crimes ont des raisons, se trouve là pour lui.

- Il est venu m'insulter.
- Vous voulez dire la victime?
- Oui, Madame le Président.
- Vous insulter comment?
- Il m'a regardé de haut.
- De haut?
- Oui, Madame le Président, de haut avec mépris.
- Mais il a employé quels mots exactement?